



Entre chaos et pensées : l'hallucination, un contenant pré symbolique

Guy Gimenez

► To cite this version:

Guy Gimenez. Entre chaos et pensées : l'hallucination, un contenant pré symbolique. Didier Anzieu. Emergences et troubles de la pensée, Dunod, pp.145-156, 2000, inconscient et culture 2-10-005277-2. hal-01380189

HAL Id: hal-01380189

<https://amu.hal.science/hal-01380189>

Submitted on 12 Oct 2016

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

GIMENEZ, G., 1994. Entre chaos et pensée, l'hallucination, un contenant présymbolique. In : D. ANZIEU (directeur), B. GIBELLO, D. HOUZEL, S. TISSERON, G. LAVALLLEE, G. GIMENEZ, BARRUEL, L'activité de pensée, émergences et troubles. Paris : Dunod, 145-156.

Mots clefs : hallucination comme contenant présymbolique, hallucination comme externalisation, hallucination comme figuration non métaphorique, hallucination comme projection du corps érogène,

Travail de l'hallucination (transformation corporelle dévitalisante, démétaphorisation, figuration présymbolique d'une situation affective impensable, transformation d'une représenttion potentielle rejetée en signifiant formel ou image motrice, dévitalisation, mouvement projectif et xénopathie*.

Entre chaos et pensée : l'hallucination, un contenant pré symbolique

par Guy GIMENEZ

I. L'HALLUCINATION SELON FREUD

Face à certaines expériences sensori-affectives impensables, le recours à des hallucinations peut maintenir une continuité psychique permettant d'échapper au *chaos* qui menace le sujet. L'hallucination apparaît alors comme une première *représentation* non symbolisée qui figure et contient l'impensé. Ainsi, S. Freud, en 1891, dans sa « Contribution à la conception des aphasies », relate une expérience personnelle d'hallucination à la fois auditive et visuelle, face à un danger qui l'exposait brutalement à la mort. Confronté à cette situation quasi-traumatique, pétrifié dans sa capacité de *penser*, il se met à halluciner :

« Je me rappelle que par deux fois je me suis vu en danger de mort, dont la perception chaque fois se produisit de façon tout à fait soudaine. Dans les deux cas, j'ai pensé : "cette fois, c'en est fait de moi", et pendant que je continuais à parler ainsi intérieurement, uniquement avec des images sonores tout à fait distinctes et des mouvements de lèvres à peine perceptibles, j'entendis ces mots en plein danger, comme si on me les criait dans l'oreille, et je les voyais en

La même année, dans son texte « L'inconscient », Freud (1915c, 112) invite à penser le lien entre le contenu formel de l'hallucination et ce qui a été rejeté. À partir du matériel clinique, nous pouvons énoncer des hypothèses que Freud n'a pas complètement explicitées : l'hallucination comme *une figuration non métaphorique*, une représentation de la situation sensori-affective impensée et rejetée.

Freud reprend les propositions de V. Tausk sur les processus d'excorporation - non encore nommés ainsi - sous-tendant les phénomènes hallucinatoires. Si nous relisons les textes de V. Tausk cités par S. Freud, nous voyons clairement l'interprétation que l'auteur en donne : l'appareil à influencer, souvent support d'hallucinations, est constitué par la *projection du corps érogène* (investi libidinalement, narcissiquement) à l'extérieur. Freud remarque que, chez les patients psychotiques, la « relation aux organes du corps et aux innervations corporelles passe souvent au premier plan » (Freud, 1915c, 112).

Freud évoque un cas de Tausk, une jeune patiente schizophrène hospitalisée après une dispute avec son fiancé (Freud, 1915c, 112). La patiente se plaint : « Les yeux ne sont pas comme il faut [c'est-à-dire droits], ils sont tournés de travers. » (Freud, 1915c, 112-113.) Freud présente la ligne associative de la patiente comme ayant valeur d'interprétation¹ ; elle présente, dans un langage cohérent, une série de reproches contre son fiancé : « Elle ne peut pas du tout le comprendre, il semble à chaque fois différent, c'est un hypocrite, un *tourneur d'yeux*, il lui a tourné les yeux, maintenant elle a les yeux tournés, ce ne sont plus ses yeux, elle voit maintenant le monde avec d'autres yeux » ; « Les yeux ne sont pas comme il faut, ils sont tournés de travers. » (Freud, 1915c, 112-113.) Freud émet l'hypothèse que « la *relation à l'organe* (à l'œil) » s'est arrogé la fonction de représenter le contenu tout entier. Le discours schizophrénique, « présentant ici un trait hypocondriaque », est « devenu un langage d'organe » (Freud, 1915c, 113). La situation relationnelle et affective dans laquelle cette patiente a senti que son fiancé détournait d'elle ses regards n'a pu être symbolisée, et l'expression « il m'a tourné les yeux » a perdu sa dimension métaphorique, devenant ainsi une équation symbolique (Segal, 1957), renvoyant à une « représentation

tation concrète » (Marty) dans un langage d'organe où le *mot est équivalent à la chose*. Nous repérons un mouvement de *démétaphorisation* d'une expression rendant compte de la relation affective : le bien-aimé a détourné ses yeux d'elle, elle ne peut le comprendre, il lui a tourné les yeux : il est donc un tourneur d'yeux et elle a les yeux tournés.

Freud expose une hallucination cénesthésique de la même patiente de Tausk : debout devant l'église, « ça lui fait une secousse, elle doit changer de position, comme si quelqu'un la changeait de position, comme si elle était changée de position » (Freud, 1915c, 113). Freud livre la ligne associative de la patiente, constituée de nouveaux reproches à l'encontre de son fiancé, qui *l'a fait changer de position sociale* : il « est ordinaire, [et] l'a rendue également ordinaire, elle qui était de bonne famille. Il l'a rendue semblable à lui, en lui faisant croire qu'il lui était supérieur ; maintenant elle est devenue telle qu'il est, parce qu'elle croyait qu'elle serait meilleure, si elle devenait semblable à lui. Il a donné *le change*, elle est maintenant comme lui (identification !), il l'a *changée*. » (Freud, 1915c, 113-114.) S. Freud remarque, après Tausk, que le « mouvement "de changer de position" [...] est une représentation figurée du mot "donner le change" et de l'identification avec le bien-aimé » (Freud, 1915c, 113). Il souligne « la prévalence, dans toute la chaîne de pensées, de cet élément qui a pour contenu une innervation corporelle (ou plutôt la sensation de celle-ci) » (Freud, 1915c, 114). Ainsi, S. Freud et V. Tausk repèrent l'équivalence (équation symbolique) entre l'expression démétaphorisée « donner le change » et la sensation de l'innervation corporelle que pourrait traduire le mouvement « de changer de position ».

Freud conclut, à partir de ces deux vignettes cliniques, à la « *prédominance de la relation de mot sur la relation de chose* » chez le schizophrène (Freud, 1915c, 117)¹. Dans ces deux hallucinations, la patiente a, en fait, utilisé une expression renvoyant à un élément relationnel non élaboré, en la démétaphorisant, en la prenant au pied de la lettre, et en la traduisant corporellement ; le mot est pris

1. « Les déclarations de la malade sur son incompréhensible discours ont la valeur d'une analyse car elles contiennent l'équivalent de ce discours sous une forme d'expression communément compréhensible. » (Freud, 1915c, 1940, 112.)

1. S. Freud remarque qu'une patiente hystérique aurait, « dans le premier cas tourné les yeux convulsivement, dans le second exécuté réellement le mouvement de secousse au lieu d'en sentir l'impulsion ou d'en éprouver la *sensation*, et, dans les deux cas, elle n'aurait eu à cette occasion aucune pensée consciente et, même après coup, n'aurait pas été en mesure d'en exprimer » (Freud, 1915c, 114).

comme une chose, la représentation de mot est appréhendée comme une représentation de chose, c'est-à-dire comme une trace de perception qu'elle reproduit hallucinatoirement.

<i>Scénario intolérable</i>	<i>Contenu figuratif de l'hallucination</i>
• Le fiancé lui a tourné les yeux	• Les yeux sont tournés de travers
• Il l'a changée de position (sociale)	• On l'a changée de position (secousse)

Les représentations de choses et plus précisément les signifiants formels tels qu'ils sont conceptualisés par D. Anzieu (1987) : « des yeux se tournent », « un corps change de position », sont, selon nous, le matériau de base à partir duquel les hallucinations sont construites. Elles constituent le « magasin » (analogue au magasin des accessoires de l'interprétation des rêves) où sont pris la matière ou les modèles pour la construction de la nouvelle réalité (Freud, 1924, 303).

II. LE TRAVAIL DE L'HALLUCINATION : LE CAS DE JACQUES

La nouvelle réalité hallucinatoire se construit par transformations à partir de signifiants formels, première mise en forme¹ kinesthésique et cénesthésique d'un vécu intolérable rejeté. Ces transformations constituent selon nous le « *travail de l'hallucinatio*n ». Celui-ci serait une première figuration de la réalité rejetée et fournirait à la psyché une forme sensorielle qui sert de contenant à l'expérience intolérable : dans les cas de Freud présentés, la confrontation à la mort (Freud, 1891), une excitation homosexuelle (Freud, 1896), une excitation sexuelle impensable (Freud, 1915a), l'abandon du fiancé (Freud, 1915c), un changement de position intolérable (Freud, 1915c).

1. Nous entendons ici « forme » dans le sens où D. Anzieu le définit, « au sens premier du terme : "un ensemble de contours d'un objet, résultat de l'organisation de ses parties", c'est-à-dire configuration, figure » (Anzieu, 1987,1).

Le travail de l'hallucination pallie, en s'y substituant, le travail de mise en pensée rendu impossible par le processus de rejet. Il s'agit d'une première *figuration* de l'innommable et de l'impensable dans un mouvement créatif (Freud, 1924, 301), d'une symbolisation non parvenue à son terme, d'une première contenance, matrice des contenance à venir, plus élaborées. Dans cette perspective, l'hallucination sert à contenir les traumatismes affectifs inscrits en négatif dans la psyché et rejetés comme représentations symbolisées. Le travail de l'hallucination, prenant appui sur des représentations présymboliques telles que les signifiants formels, crée un premier contenant, dans lequel le patient psychotique peut décharger et déposer ses tensions intolérables.

À partir des cas étudiés par Freud, nous avons explicité quelques processus de transformation qui président au travail de l'hallucination : démétaphorisation, mise en équation symbolique, concrétisation. *Ces processus permettent la construction du contenu figuratif de l'hallucination, premier contenant à l'impensable rejeté.* La présentation de Jacques, jeune patient psychotique de 24 ans, nous permettra de préciser d'autres processus de ce travail psychique hallucinatoire.

Jacques est hospitalisé à la demande de ses parents, très inquiets de ses *passages à l'acte* et des *voix* qu'il entend. Pendant les entretiens, Jacques est en proie à de nombreuses hallucinations, entend des voix, sent ses organes se disperser dans la pièce.

Dans la thérapie, Jacques associe sa décompensation à trois événements. Le premier concerne son *départ au service militaire*, première séparation de la cellule familiale. Cette séparation, vécue comme un arrachement, est suivie des premières hallucinations et des premiers passages à l'acte de Jacques. Il met en acte ce que ses voix lui demandent de faire : il « court tout nu » dans la caserne et agresse physiquement plusieurs gradés. L'hallucination verbale « va courir tout nu » sera associée, dans la thérapie, à son impression de mourir lors du départ à l'armée : une sensation de partir sans peau, sans habit, comme dans un mouvement d'arrachement d'une maison-peau-mère-vêtement enveloppante et contenante. Le contenu de cette hallucination auditive, « va courir tout nu », apparaît ainsi comme une première figuration de ce que Jacques a ressenti lors de ce douloureux départ : partir tout nu. Reviendrait ainsi sous forme hallucinatoire l'expérience émotionnelle non élaborée d'une séparation impossible d'avec la mère.

Jacques est réformé et retourne chez ses parents, ce qu'il vit comme un véritable choc : il n'a plus de chambre ; son père a dû aménager un bureau dans la chambre de son frère Didier, qui a pris la chambre de Jacques. Cet événement est vécu comme un *vol en faveur de son frère*. Il pense alors que ses parents ne l'aiment plus, et qu'une *petite sœur serait née*, pendant son absence, des amours de sa mère et du frère¹. Les voix redoublent. Après plusieurs passages à l'acte sur les membres de sa famille, il est hospitalisé. Je le reçois alors régulièrement.

Jacques figure des expériences qu'il n'a pu symboliser par une hallucination verbale et des hallucinations de transformation de ses mains en outils, qui précèdent des passages à l'acte très agressifs et violents.

Lors des premiers entretiens, lorsque Jacques est tendu - par exemple à l'évocation d'hallucinations ou de passages à l'acte -, il effectue un mouvement de rotation stéréotypé avec la main droite, en regardant fixement sa main, comme s'il la surveillait, préoccupé. Ces mouvements brusques m'apparaissent comme une tentative pour évacuer la tension inélaborable par une décharge motrice immédiate. Celle-ci ne permet pas, cependant, d'endiguer la tension qui continue à augmenter dans sa psyché. Quand Jacques essaie de parler de ses mains, il me livre des mots, des syllabes, et des sons indéchiffrables, comme autant de pièces d'un puzzle à réunir. « Po, heu, heuin, pomme... doigt, main, pomme, heu, heu, ga-gâchette, heu... Un "*esquelette*", heu... » Je reprends chacun de ces fragments associatifs en les prononçant à nouveau par approximation phonétique et tente de les articuler les uns aux autres. // *dit ainsi lors du premier entretien* : « *Les cinq doigts, heu [...] cinq pouces [...], la gâchette [...], le poing [...], le coup part, la pomme.* » Je saisis rapidement qu'une série d'hallucinations cénesthésiques et visuelles se succèdent sur ses mains et son poignet en les transformant. Mais il faudra de nombreux entretiens pour que j'appréhende les différentes étapes, toujours identiques, de cette transformation. J'en rendrai compte de façon synthétique, telles que j'ai pu les penser dans un travail de reprise et d'après-coup.

1. Il s'agit en fait d'une construction délirante fondée sur la naissance de la petite sœur quelques années auparavant ; Jacques pense que sa mère lui a préféré son frère après le départ à l'armée : « Après mon départ, elle l'a préféré, il était plus beau que moi. »

1. Dans un premier temps, Jacques regarde fixement sa *main droite*. Il reste ainsi un long moment silencieux, à la fois fasciné et anxieux. Tendu, il effectue un mouvement répétitif de *rotation* de la main. Jacques associera ce mouvement rotatif au mouvement de plusieurs objets inanimés : la poignée et le bloc-vis, le tournevis. Le néologisme « bloc-vis » renvoie au tournevis qu'il évoquera dans la suite de la thérapie et au *bloc*-notes par lequel il retrouvera une *sensation* de rotation du poignet lors d'un entretien. Par cette action répétitive, il retrouve une inscription de mouvement, qui pourrait s'énoncer, selon un signifiant formel (Anzieu, 1987) : « *Une main tourne* sur elle-même. » Ainsi, une partie de son corps, soumise à une *transformation dévitalisante*, fondée sur une homophonie (le poignet, la poignée), identifiée à un objet inanimé, tourne comme une *poignée*. Jacques associera ce mouvement de « la poignée » à une porte qu'on ferme et qu'on ouvre, à sa chambre fermée donnée au frère, à la mise à la porte de chez sa mère.

2. Quelquefois, il parvient à préciser que, pendant ce mouvement rotatif de la main, il voit cinq pouces à la place de ses doigts : « Tous... des pouces... *cinq pouces*. » Nous repérons, articulé à l'impression de mouvement (un bras qui tourne), un mouvement d'*indifférenciation*, de négation de la différence, où tous les doigts deviennent identiques¹. Cette indifférenciation des doigts sera reliée dans la thérapie à l'indifférenciation *fraternelle*, dans laquelle, par moment, Jacques ne peut plus se distinguer de son frère : ils sont comme les doigts de la main².

3. Jacques scrute alors la paume de sa main, comme s'il en regardait l'intérieur. Toute son attention semble focalisée sur cette partie du corps. En bégayant, et souvent en murmurant, il explique qu'au centre de la main, à l'endroit que l'on nomme la paume de la main, il voit une pomme-poire. Celle-ci devient une *mallette*, puis une « boîte à outils ». La paume de la main subit ainsi une première transforma-

1. Notons que le pouce est un doigt qui se différencie des autres et leur est opposable.

2. Jacques présente son frère comme un double qu'il ne peut distinguer de lui-même. J'aurai d'ailleurs l'impression pendant plusieurs entretiens que Jacques a un *frère jumeau*. Lors du premier entretien, Jacques évoque ainsi la relation avec son *frère* duquel il ne peut se différencier : « Je joue au foot avec lui, et des fois je regarde la télé et je le vois qui joue au foot avec moi, mais ce n'est pas bien des frères qui se chamaillent. Je regarde la télé et *je ne sais pas qui c'est lui ou qui c'est moi.* »

tion, fondée sur une homophonie (pomme/paume), où une partie du corps devient un objet vivant inanimé, le fruit ; une seconde transformation permet la devitalisation (transformation mécanisante).

4. À ce temps de la transformation, Jacques semble encore plus tendu, les yeux toujours rivés sur sa main. Dans la « pomme-poire » apparaît un sixième *pouce*, « *un pouce en plus* ». L'émergence de ce sixième pouce sera associée, dans la thérapie, à la naissance d'une sixième personne dans la famille : la petite sœur qui serait née lors de son absence.

5. Puis le pouce devient « une *manette*, une tirette... une gâchette... » Jacques est alors très inquiet. Il poursuit avec une grande violence, les yeux écarquillés,: « On tire sur la *gâchette* et le coup part, on ne peut pas le retenir. C'est un poing [...] qui *tue*. » Ce pouce est ainsi à son tour transformé de façon mécanisante et *persécutrice*, la main devient un outil hostile, possédant une « gâchette », sur laquelle il suffit de tirer afin que le coup parte. Cet outil est très dangereux, « il peut tuer », dit-il. Cette succession de transformations de la main en fait un outil dangereux, qui lui permet d'exprimer hostilité et haine : ce n'est pas lui qui tape, c'est la main-outil. Il essaie quelquefois de la retenir, mais en vain.

III. LES SCHEMES DE TRANSFORMATION À L'ŒUVRE DANS L'HALLUCINATION

Les hallucinations que nous avons étudiées indiquent que les représentations potentielles intolérables contre lesquelles le patient s'est défendu en les rejetant (la séparation, la mise à la porte, la rivalité-hûstilité avec son frère doublée d'une incapacité à se distinguer de lui, la naissance de sa petite sœur) font retour de façon transformée.

Voici quelques schémas de transformation, repérés dans l'étude des hallucinations de Jacques :

1. la transformation corporelle démétaphorisante du scénario potentiel intolérable, une mise en équation symbolique sensorielle corporéisée (la mise à la porte, tourner une poignée de porte) ;

2. dans cette transformation, une partie du corps, ou une configuration corporelle, peut représenter un objet externe. Ce « déplacement

corporéisé » peut être fondé sur une homophonie (poignet-poignée, paume-pomme), sur une sensation corporelle (tournevis, bloc-vis, bloc-note) ;

3. cette partie du corps peut à nouveau être transformée, afin de figurer, de façon démétaphorisée, une situation affective intolérable. L'indistinction des doigts qui deviennent cinq pouces représente l'indistinction avec son frère. L'apparition d'un sixième doigt, « un doigt en plus », « un en trop », qui se transforme en gâchette d'arme à feu, représente l'arrivée d'un membre de plus dans la famille, la sœur en trop, le frère qui prend sa place ;

4. la représentation potentielle rejetée (et son scénario intolérable) est traduite par un signifiant formel, c'est-à-dire par une image motrice (S. Freud, 1895, 307) : « une main tourne sur elle-même », « un pouce sort de la main » ;

5. la transformation d'un objet vivant en végétal (pomme), ou plus encore en devitalisation mécanisante (poignée, tournevis, manette, gâchette), permet de diminuer la charge affective du scénario. Ainsi, la transformation dévitalisante de la main rend possible l'expression de ses mouvements affectifs, et permet une première gestion non symbolisante de son hostilité : frapper avec sa main-outil ;

6. la pensée potentielle intolérable peut également être attribuée projectivement à un autre : c'est la voix qui lui dit « Va courir tout nu ». Il s'agit alors de la pensée - potentielle - qui se met « à haute voix » (Ey, 1973, 186).

Le matériel clinique de Freud et le cas de Jacques nous amènent à développer l'hypothèse de Freud selon laquelle la néoréalité hallucinatoire met au premier plan, au niveau perceptif, ce qui a été rejeté (Freud, 1894, 12-13). « Ce qui a été aboli au dedans revient du dehors » (Freud, 1911b, 315), célèbre expression reprise par J. Lacan : ce qui est forclos reparait dans le réel (Lacan, 1955-56, 215), c'est-à-dire sous forme de perception. Nous pensons, après S. Freud et J. Lacan, que la construction hallucinatoire se constitue à partir de ce qui a été rejeté et qui fait retour : comme le dit S. Freud, « vraisemblablement, dans la psychose, le fragment de réalité repoussé revient sans cesse forcer l'ouverture vers la vie psychique » (Freud, 1924, 302). Nous précisons toutefois que l'hallucination n'est pas un simple retour de ce qui a été rejeté, mais le produit de *transformations* de la représentation potentielle rejetée et de l'éprouvé du patient face à la situation intolérable.

Dans l'hallucination, reviendraient ainsi, de façon perceptive, la réalité externe insupportable (Freud, 1924, 300) et la « représentation potentielle » que le patient pourrait en avoir¹. Il s'agit de la représentation dont le processus de mise en pensée aurait été « tué dans l'œuf » par le mécanisme de rejet (Nasio, 1987 ; Athanassiou, 1989). Les hallucinations en sont des figurations substitutives pré-symboliques. Ce qui a été rejeté revient dans l'hallucination, appréhendé de façon perceptive, après un travail de transformation que nous avons nommé « le *travail de l'ha llucination* ». Ainsi l'hallucination, comme le rêve, contient de façon plus tolérable ce qui ne pouvait être métabolisé.

1. Freud nomme cette représentation potentielle intolérable « la représentation inconciliable » (1894, 13) ou encore la représentation menacée (1894, 12-13).